

## Valse d'hiver

Il y a les chiens, toujours joyeux, toujours en bandes, et puis il y a les loups, les taciturnes, vestiges d'une autre époque, qui observent le monde sans y participer. La seconde catégorie, évidemment, a une prédilection pour les longues promenades solitaires les soirs d'hiver, dans la neige, en méditant de longues poésies sur les héros maudits. Et quand, plongé dans vos pensées, observant ce même cavalier de bronze qui avant vous fit rêver Pouchkine, vous traversez la rue sans regarder autour de vous, advient ce qui doit advenir : vous vous faites renverser par une voiture, et vous vous étalez sur le passage piéton soigneusement déneigé. C'est dans l'ordre des choses, me direz-vous, mais ce qui est moins banal, c'est quand vous reprenez connaissance dans une large allée au milieu d'un bois et qu'au lieu d'une voiture de sport c'est un traîneau attelé qui s'éloigne à vive allure. Vous vous redressez, sonné, et manquez de vous faire faucher par une troïka tirée par trois rennes, laissant dans son sillage la mélodie de milliers de clochettes d'argent, et qu'il vous semble reconnaître pour celle du Père Gel et Sniégourotchka, mais cela est, bien entendu, impossible.

L'aventure ne vous fait pas peur, et vous continuez un peu au hasard jusqu'à tomber sur une rivière gelée dans laquelle des corps inertes semblent flotter. Vous pensez d'abord, horrifié, à des morts en voyage vers l'au-delà, avant de reconnaître, soulagé, des baigneurs morses dans l'eau de la Neva. Vous croyez alors retrouver le chemin de votre maison, avant de vous apercevoir que ces masses sont de vrais morses, accompagnés de phoques, qui pataugent paresseusement. Vous accusez le coup, puis continuez vaillamment malgré l'étrange impression qu'ils vous suivent du regard silencieusement.

Vous décidez fort évidemment de remonter le cours de la rivière en quête d'une quelconque indication, comme tout un chacun, à votre place, l'aurait fait. Mais comme cela ne peut arriver qu'à vous, vous voyez se profiler à l'horizon une ombre immense, que vous reconnaissez pour un gigantesque trois-mâts, lointaine propriété d'un corsaire tout droit sorti des mers des Caraïbes. Soudain, le temps semble se figer, une attraction irrésistible vous entraîne, et vous descendez lentement, sans ciller, droit vers ce qui vous semble toujours – mais pouvez-vous en douter – être une illusion. Même si vous n'êtes plus maître de vos actes, vous remarquez sur les rives des silhouettes qui semblent vivantes, mais désespérément figées, statufiées dans la glace pour l'éternité. Cette immobilité vous semble surnaturelle et, terrifié, vous comprenez que votre vie est en train de se jouer sans que vous puissiez prendre part au jeu mortel qui la régit.

Vous vous approchez toujours du bateau, automatiquement, hypnotisé. Alors, comme par magie, une passerelle descend du gaillard arrière. Mû par une force irrésistible, vous montez, vous montez, et vous faites trois pas sur le pont principal. Votre volonté vous revient, vous voulez descendre, mais il est trop tard : la passerelle a disparu et le galion s'élance rapidement dans un glissement imperceptible. Déjà vous êtes loin, trop loin du rivage, et vous disparaissiez sans espoir de retour. Vous courez sur le pont et vous apercevez que le gouvernail tourne tout seul, vous tentez de trouver quelqu'un, vous arpentez désespérément les ponts, entreponts, et cales du navire. Vous vous précipitez, mais le bateau est désespérément vide : vous êtes sur une nef fantôme, témoin involontaire des légendes d'autrefois. Vous vous sentez perdu, votre tête va se rompre, vous sentez votre esprit mourir, votre âme se fendre, quand soudain, soudain, vous comprenez que des forces inconnues décident pour vous, et qu'il serait inutile de seulement chercher à résister. Alors vous êtes envahi par une inconcevable sérénité, cela ne peut être que votre destin, après tout, n'est-ce pas ? Vous entendez une douce voix, semblant provenir de partout à la fois, mais qui s'adresse à vous directement dans votre esprit, vous ordonne de dormir, et vous vous endormez. Vous n'avez pas d'autre choix, après tout, le sommeil règne seul en vous, et vous sombrez.

Lorsque vous vous réveillez, le bateau est arrêté devant un vaste édifice de glace, un palais scintillant qui semble fait de verre. Vous descendez, apparaît devant vous une femme, un être de songes, un astre, un ange qui vous sourit, et à sa vue le temps s'arrête. Elle est vêtue d'une longue robe dont le tissu se meut délicatement à chacun de ses mouvements, une étoffe aux reflets changeants, un mensonge étincelant. Vous comprenez que cette femme est habillée du Temps et que sa robe couleur de neige est constituée des flocons qui pleuvent du ciel. Ses cheveux blonds, presque blancs, sont rattachés autour de son visage pâle en cinq fines tresses qui se rejoignent pour n'en former qu'une tombant négligemment sur son épaule. Votre apparition est coiffée d'un fin diadème de glace et d'argent, ciselé si délicatement que les reflets qu'il renvoie blessent les yeux par leur beauté. Elle penche la tête, et la vie reprend son cours.

Elle vous parle, et vous reconnaissez la Voix du bateau fantôme. Il s'agit de la Reine des Glaces dans son palais hivernal. Vous tendez la main pour prendre la sienne, mais vous ne rencontrez que du vide, un courant d'air glacé qui vous effleure de son souffle mordant. Elle vous fait un sourire triste, elle est condamnée à la solitude éternelle et ne reçoit la visite d'un mortel que tous les mille ans. Elle n'a toujours pas ouvert la bouche, et vous non plus, mais elle s'adresse à vous au plus profond de votre âme, et vos yeux parlent pour vous. Une certitude s'impose soudain à votre esprit : vous l'aimez. Vous aimez cette Fée des Glaces, cette Reine du Temps qui passe, dans sa prison éternelle, dans sa retraite glaciale. Et elle vous aime. Alors elle tend le bras, et vous vous retrouvez au-dessus de tout, de la vie comme de la mort, du monde comme du vide, et vous nagez dans les airs aux côtés de votre Dame. Vous jetez un regard vers le bas, et vous surplombez l'Hiver.

La pluie de flocons continue à tomber sans vous toucher, et le lac Baïkal gelé vous fait signe. Vous dansez dans les cieux, vous dansez dans le vent, vous êtes libre, libre et vivant. Ivre de l'instant. Tout en vous est grisé, exalté dans une symphonie polychromatique de bonheur. Votre regard se plonge dans celui de votre Amour et, sur un signe de sa part, vous plongez vers le lac. Vous vous arrêtez sans heurter la surface, vous vous redressez, vous lui tendez la main, et il vous est donné de partager la valse la plus magique de tous les temps, celle où le couple, dans une harmonie qui déchire le cœur, évolue sur la piste sans que le monde autour n'existe. Vous tournez, sa robe bruit, vous la tenez contre vous, vous la regardez, vous l'aimez, elle vous aime, et vous êtes seuls. Votre esprit, votre cœur est plein d'elle, rien n'existe plus, si ce n'est cet être pâle et fragile que vous tenez dans vos bras. Vous évoluez gracieusement au son des battements de vos cœurs qui sonnent à l'unisson, dans la plus parfaite des unions de l'âme. Vous ne pouvez plus vous lâcher, à cette seule pensée vous sentez vos cœurs se fissurer. Vous n'êtes plus qu'un seul être, un seul cœur qui tournoie sur le lac. Vous y pensez, vous y croyez, vous espérez. Vous avez le choix d'un monde à refaire, ce monde où vous serez ensemble, ce monde chimérique qui ne peut exister. Vos cœurs s'emplissent d'étoiles, vous fermez les yeux et, attirés par vos âmes, vous échangez le baiser le plus pur, le plus amoureux, un baiser de conte de fées que n'importe quelle princesse envierait. Un feu invisible vous brûle, vos lèvres se descellent, et vous êtes de retour au château.

Le soleil se couche et jette des reflets enflammés sur les parois du palais enchanté. Votre Fée pousse un cri étouffé : il est l'heure pour vous de la quitter, de retourner avec vos ombres. D'abandonner cet être de rêves, cette Lune, cette Étoile qui éclairerait vos nuits et toute votre vie. De rentrer dans ce monde sans queue ni tête, où tout est vil calcul et savante hypocrisie. Souffrir encore. Dans les yeux brillants de votre Fée perlent des larmes, qui semblent geler au contact de sa peau, puis retourner dans la pupille dont elles étaient sorties pour ajouter de nouvelles couleurs aux reflets changeants qui parent ces saphirs étincelants. Elle agite à nouveau la main et un samovar se matérialise dans l'air auprès d'elle. Vous y reconnaissez dessus, finement gravé, le détail de votre aventure indescriptible sur le lac

enchanté, votre valse, et votre cœur se serre. Elle vous tend une tasse de thé, un thé magique qui vous forcera à l'oublier, à oublier cette aventure éphémère que vous venez de vivre, ce jour où, pour la première fois, sous le ciel blanc, vous vous êtes senti vivre, exister pleinement. Alors, pour ne plus voir la souffrance dans ses yeux, cette même souffrance que vous renvoie votre cœur, qui bat à grands coups sourds contre votre poitrine, vous plongez le regard dans votre tasse et vous buvez, vous buvez ce thé de l'oubli, instrument de la torture éternelle créé par un ciel moins propice.

Vous buvez, et vous reprenez connaissance étendu sur la chaussée rugueuse et bétonnée. Vous vous réveillez dans votre peau de marginal différent, de loup solitaire. Vous vous redressez machinalement ; vous poursuivez votre promenade quotidienne en songeant aux poètes maudits, remontant le cours de la Néva, quand quelque chose vous arrête : un jeune chat siamois, perché sur le bord d'une fenêtre. Son pelage blanc et marron scintille comme la neige, et ses yeux bleus vous lancent un appel triste. Alors tout vous revient, ce regard sans fin vous donne la force, le courage, l'amour, la vie enfin, et le temps d'un battement de paupières le chaton s'est volatilisé, dans l'hiver. Dans votre fièvre, vous jetez vos bras vers le ciel, votre regard illuminé les suit, et les étoiles dans la nuit semblent former un doux visage. C'est alors qu'oubliant les héros maudits, vous vous élancez, vous courez vers l'infini pour vivre vos rêves et poursuivre vos chimères... Vivre à l'infini.

FIN